

Sociétés et modes de vie dans le monde

GRANDES TENDANCES D'ÉVOLUTION
À L'HORIZON 2030-2050

PAR JULIEN DAMON ¹

S'il n'est pas possible, compte tenu de la disparité des sociétés et des contextes propres aux différents pays du monde, de déterminer avec précision, et exhaustivement, quelles seront les évolutions sociales du monde dans les prochaines décennies, un certain nombre de tendances lourdes et structurantes, en revanche, peuvent être relevées en cette matière. Comme le montre ici Julien Damon, à partir de sa contribution au Rapport Vigie 2016 ², quatre grandes tendances méritent attention : le recul de la pauvreté dans le monde ; la poursuite de l'affirmation des classes moyennes dans les pays émergents, et les conséquences qui en découlent en termes de consommation ; la progression de l'urbanisation ; et un renforcement du poids des religions. Ces tendances, certes, affectent de manière très différente les pays pauvres et les pays riches ; elles n'en demeurent pas moins déterminantes s'agissant de l'évolution du monde et des sociétés qui le façonneront demain. S.D. ■

On ne saurait, aux horizons 2030 et 2050, peindre un panorama prospectif exhaustif des évolutions sociales possibles dans le monde. On peut, en revanche, in-

sister sur des tendances extrêmement structurantes. On en retiendra quatre. Le monde sera, demain, moins pauvre. La perspective d'extinction de la pauvreté extrême n'est

1. Professeur associé à Sciences Po Paris, consultant et ancien chef du service Questions sociales au Centre d'analyse stratégique, conseiller scientifique de l'École nationale supérieure de la sécurité sociale, membre du comité de rédaction de *Futuribles* et conseiller scientifique de *Futuribles International*.

2. JOUVENEL François (de) (sous la dir. de), *Rapport Vigie 2016. Futurs possibles à l'horizon 2030-2050*, Paris : *Futuribles International*, 2016, 540 p.

pas utopique, même s'il faut conserver à l'esprit le sujet de la progression des inégalités. Deuxième dynamique, les classes moyennes émergentes vont très probablement continuer à s'affirmer, avec leurs nouvelles aspirations et d'importants potentiels de consommation. Troisième mouvement, l'urbanisation va poursuivre sa progression, sous ses deux formes très contrastées de la métropolisation (concentration des richesses et des activités dans les grands centres urbains) et de la bidonvillisation (extension des habitats dégradés). Enfin, quatrième évolution majeure, le monde sera plus religieux qu'attendu. Ces phénomènes affecteront très différemment pays pauvres (plus religieux et en cours de « moyennisation ») et pays riches (moins religieux et affectés par une certaine « dé-moyennisation »).

Le « désappauvrissement » du monde

La pauvreté, à l'échelle internationale, est mesurée à l'aune d'un indicateur devenu classique : le seuil dit « à un dollar US par jour ». Depuis un premier rapport de la Banque mondiale, paru en 1990³, les experts de la Banque et du Fonds monétaire international (FMI) calculent des taux de pauvreté dans tous les pays du monde. Plus précisément, ils s'intéressent aux pays en développement et à l'extrême pauvreté. Sous le seuil retenu par les institutions internationales, on

trouve en effet très peu de pauvres, voire aucun, en France ou aux États-Unis. L'instrument de mesure de la pauvreté, qui se situe désormais, après avoir été réévalué en 2005, à 1,25 dollar US en parité de pouvoir d'achat (PPA), sous un seuil de 1,9 dollar US, est une approche absolue du dénuement, désignant des capacités de consommation extrêmement faibles.

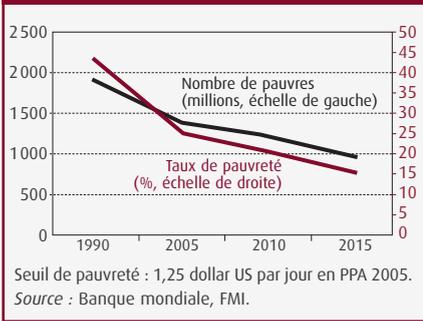
La dynamique observée depuis plusieurs années est à une baisse de la pauvreté dans le monde et à des perspectives encore plus positives dans la mesure où l'extinction même du phénomène est souvent signalée comme possibilité à l'horizon 2030. Au-delà des querelles méthodologiques, il faut simplement avoir à l'esprit que passer de moins de 1,9 dollar US par jour en capacités de consommation à 1,91 dollar US fait certes passer de l'autre côté du seuil, mais laisse tout de même dans des conditions encore extrêmement fragiles. Il n'empêche : la dynamique est particulièrement évidente, le monde est de moins en moins pauvre. Le spécialiste du développement Jean-Michel Severino a trouvé une expression heureuse pour désigner la tendance : le « désappauvrissement du monde⁴ ».

Pour avoir une idée de la baisse de la pauvreté dans le monde, on peut passer par trois graphiques qui signent bien les évolutions fortes et contrastées à l'œuvre. Le premier présente les évolutions observées

3. *Rapport sur le développement dans le monde 1990. La pauvreté*, Washington, D.C. : Banque mondiale, 1990.

4. SEVERINO Jean-Michel et RAY Olivier, *Le Grand Basculement. La question sociale à l'échelle mondiale*, Paris : Odile Jacob, 2011 (analysé in *Futuribles*, n° 383, mars 2012, p. 176-178 [NDLR]).

Graphique 1 — Évolution globale de la pauvreté

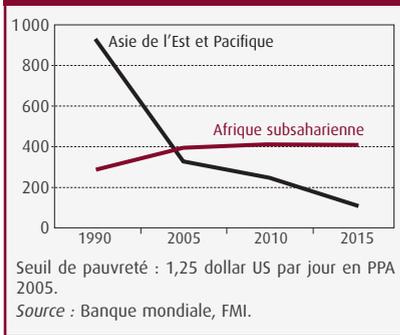


en ce qui concerne le nombre et la proportion des pauvres dans le monde depuis 1990 jusqu'à 2015 (graphique 1). Les chiffres 2015 sont déjà des extrapolations à partir de données dont la fiabilité s'améliore mais demeure sujette à bien des discussions.

Ces précisions à l'esprit, il n'en reste pas moins une dynamique très claire. En un quart de siècle, alors que la population totale augmente rapidement, le nombre de pauvres, dans le monde, est divisé par deux.

Cette tendance très puissante à la baisse est singulièrement nourrie par la forte diminution de la pauvreté chez certains géants démographiques devenus des géants économiques. Il en va ainsi notamment de la Chine et du Brésil. L'évolution en ce sens ne concerne cependant pas tous les pays. Le graphique 2 montre clairement la chute de la pauvreté

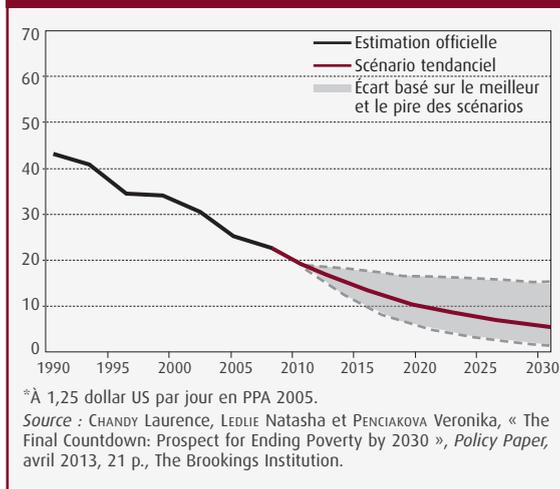
Graphique 2 — Évolution du nombre de pauvres en Afrique et en Asie (en millions)

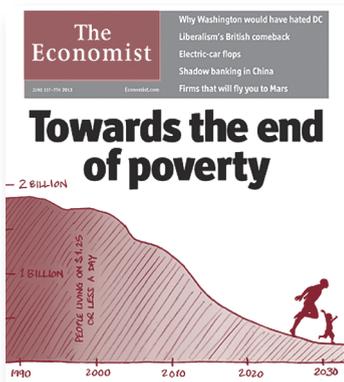


en Asie de l'Est (division par cinq du nombre de pauvres extrêmes) et son maintien, voire sa progression, en Afrique subsaharienne.

Depuis ces constats, et malgré les évaluations des conséquences négatives de la déflagration financière de la fin de la première décennie 2000, des projections et prévisions font état d'une baisse continue encore à attendre de la

Graphique 3 — 2030 : vers la fin de la pauvreté* (taux de pauvreté, en %) ?





pauvreté. On peut les présenter à partir d’une courbe établie par la Brookings Institution (graphique 3) et relayée notamment en couverture de *The Economist*.

La projection centrale (qui est le chiffre le plus généralement communiqué) pourra paraître très opti-

Tableau 1 — Nombre de pauvres dans le monde (en millions)

| | Scénario faible | Estimation officielle ou centrale | Scénario élevé |
|------|-----------------|-----------------------------------|----------------|
| 1991 | - | 1 900 | - |
| 2013 | 824 | 964 | 1 112 |
| 2030 | 98 | 385 | 1 089 |

Source : CHANDY Laurence, LEDLIE Natasha et PENCIAKOVA Veronika, *op. cit.*

miste, notamment au regard du retournement de tendance ayant affecté nombre de pays émergents en 2013 et 2014. Reste que ce n’est pas l’éradication totale de la pauvreté à 1,25 dollar US qui est annoncée, car même dans le scénario le plus optimiste, il demeure tout de même près de 400 millions de pauvres dans le monde. Dans cet exercice de projection / prospective, les bornes des différents scénarios

PENDANT LA BAISSÉ DE LA PAUVRETÉ, L’ENRICHISSEMENT DES TRÈS AISÉS

Alors que la pauvreté extrême n’a jamais autant baissé, les plus aisés — à comprendre comme la population comptant parmi le 1 % d’individus les plus favorisés — le sont toujours davantage. Alors que les inégalités, de revenu comme de patrimoine, avaient fortement baissé un peu partout dans les pays riches, jusque dans les années 1970, elles sont reparties à la hausse depuis. Il en va ainsi singulièrement aux États-Unis, au Royaume-Uni ou encore en Australie.

Vers 1900, aux États-Unis, le 1 % le plus favorisé comptait pour 18 % du revenu total, ce n’était plus le cas que de 8 % en 1970, et le niveau de 18 % a été de nouveau atteint en 2010. La France était dans la même situation en 1900, mais demeure à environ 8 % en 2010, même si un frémissement est notable après un plancher à moins de 7 % qui avait été atteint vers 1980. L’analyse nationale du 1 % dans l’ensemble des pays riches marque ce renforcement.

À l’échelle du monde, l’ensemble des populations du 1 % des pays riches compose ce qui a été baptisé une « hyperclasse » à laquelle profite assurément la dynamique de mondialisation. Dans les pays en développement, ce 1 % est typique non pas d’une économie de rente ou de stars, mais de systèmes de captation et corruption qui ne se sont pas éteints. Entre les deux populations extrêmes, les peu favorisés qui sortent de la pauvreté, et les très favorisés, se trouvent des classes moyennes inquiètes (dans les pays riches) et désireuses de changement (dans les pays pauvres).

J.D.

sont assez larges, puisque dans une figure encore plus optimiste, il pourrait ne demeurer que moins de 100 millions de pauvres en 2030 ; alors que dans un scénario plus pessimiste, il en demeurerait environ un milliard, comme actuellement. Mais alors, tout de même, en proportion, la pauvreté serait moins importante.

L'affirmation mondiale des classes moyennes

On signale à l'envi, en France et dans nombre de pays occidentaux, le déclassement relatif et l'inquiétude des classes moyennes, tandis que dans les pays émergents, des classes moyennes seraient en cours d'apparition, à l'aube d'une phase d'expansion. D'une certaine façon, des dynamiques de « moyennisation » caractériseraient les pays en développement, comme elles ont pu caractériser, toutes proportions gardées, la France des Trente Glorieuses. Parallèlement, des dynamiques de « démoymennisation » affecteraient les pays du Vieux Monde ⁵.

Depuis le XIX^e siècle, de nombreuses analyses tentent de délimiter les contours des classes moyennes. Célébrées, critiquées, courtisées ou méprisées selon les époques et les auteurs, elles font, tout spécialement maintenant, en France, dans l'Union européenne, aux États-Unis, mais aussi dans le monde en développement, l'objet d'observations attentives. Situées, dans les pays riches, à l'épicentre des

questions sociales et des préoccupations électorales, elles intéressent. Entre sécession des très riches et exclusion des très pauvres, ces strates, aux contours qui varient fortement selon les études, se trouvent au carrefour de bien des dynamiques et problématiques. À l'échelle mondiale, leur apparition dans les pays en développement révolutionne potentiellement les équilibres économiques et démocratiques, tant dans chacun de ces pays qu'à l'échelle mondiale.

Les études passant par des fourchettes et bornes de revenus disponibles ou de niveaux de consommation permettant d'estimer la taille des classes moyennes émergentes proposent des intervalles différents. L'approche peut être plus ou moins restrictive, plus ou moins proche des seuils de pauvreté et d'aisance. Quelques exemples : la Banque africaine de développement et la Banque asiatique de développement ont publié des études sur les classes moyennes sur base de revenus compris entre 2 et 20 dollars US par jour ; la Banque mondiale a travaillé sur un intervalle 2-13 dollars US par jour (correspondant, pour la limite inférieure, au seuil de pauvreté médian de 70 pays et, pour la limite supérieure, à celui des États-Unis) ; le cabinet McKinsey se base sur un revenu disponible situé au-dessus de 10 dollars US par jour. Dans un des travaux de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) les plus fréquemment

5. Pour plus de précisions, on se permet de renvoyer à DAMON Julien, *Les Classes moyennes*, Paris : Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 2013 ; et *Le Marché des classes moyennes dans les pays émergents*, Paris : Eyrolles / CCIP (Chambre de commerce et d'industrie de Paris), 2014.

repris, les bornes vont de 10 à 100 dollars US de pouvoir d'achat quotidien. L'intérêt de raisonner sur un intervalle 10 à 100 dollars US est d'exclure de la classe moyenne mondiale, d'une part, les pauvres des pays les plus pauvres et, d'autre part, les riches des pays les plus riches.

Quelles que puissent être les méthodes, les plafonds et les planchers, les sources et les modes de collecte des données, les conclusions vont dans le même sens. Expertises et annonces rapportent et répètent une affirmation en cours des classes moyennes dans les pays émergents.

On s'intéressera à l'un de ces travaux de comparaison internationale qui fait référence. Il a ses laudateurs et détracteurs, ses vertus et ses défauts. Cette analyse, diffusée par l'OCDE, doit être considérée, elle aussi, avec précaution. Mais elle permet une vision d'ensemble.

L'économiste Homi Kharas a ainsi réalisé un rapport OCDE qui a fait le tour du monde ⁶. Selon lui, les classes moyennes peuvent être définies dans un intervalle de revenus qui va de 10 à 100 dollars US de pouvoir d'achat quotidien par habitant. Ce document de travail de l'OCDE, qui est l'une des rares études sur la stratification sociale de la planète, porte sur 145 pays, représentant 98 % de la population mondiale et 99 % du produit intérieur brut (PIB) mondial. Il recense, pour 2009, un peu plus de 1,8 mil-

liard de personnes au sein de la « classe moyenne mondiale ».

La moitié des personnes comptées dans cette classe (soit environ un milliard d'individus) vivent dans des économies émergentes à forte croissance. Les États-Unis, à eux seuls, en rassemblent 230 millions, l'Europe (au sens large) 664 millions et l'Asie un demi-milliard. L'Afrique subsaharienne, dans son entier, n'en compte qu'une trentaine de millions, autant que le seul Canada. La Chine, avec 157 millions de personnes, abrite, derrière les États-Unis, la deuxième population se situant dans l'intervalle de la classe moyenne mondiale. Alors que cette classe moyenne mondiale est très largement majoritaire dans la population des États-Unis, elle est encore très réduite en Chine (12 % de la population totale). Et certains commentateurs pensent que le chiffre est très exagéré. Il en va de même en Inde, où des experts locaux et des correspondants de journaux rapportent une classe moyenne qui ne serait en réalité qu'une étroite élite.

Ces nouvelles réserves à l'esprit, on peut revenir au travail de H. Kharas selon qui la taille de cette classe moyenne mondiale pourrait passer à 3,2 milliards d'individus en 2020 et 4,9 milliards en 2030. L'essentiel de cette croissance (85 %) proviendrait d'Asie. La taille de la classe moyenne nord-américaine devrait rester constante, ceci étant lié à deux phénomènes qui se compensent :

6. KHARAS Homi, *The Emerging Middle Class in Developing Countries*, Paris : OCDE (Development Centre), *Working Paper*, n° 285, janvier 2010. Et pour pondérer les projections de H. Kharas, voir une autre expertise rapide de l'OCDE, en 2013, sur le « blues des classes moyennes émergentes » : « Emerging Middle Class Blues », *Insights*, juillet 2013. URL : <http://oecdinsights.org/2013/07/01/emerging-middle-class-blues/>. Consulté le 2 septembre 2016.

**Tableau 2 — La classe moyenne mondiale : évaluation et projection
(en millions d'individus, et en %)**

| | 2009 | | 2020 | | 2030 | |
|---------------------------------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|
| Amérique du Nord | 338 | 18 % | 333 | 10 % | 322 | 7 % |
| Europe | 664 | 36 % | 703 | 22 % | 680 | 14 % |
| Amérique du Sud | 181 | 10 % | 251 | 8 % | 313 | 6 % |
| Asie | 525 | 28 % | 1 740 | 54 % | 3 228 | 66 % |
| Afrique subsaharienne | 32 | 2 % | 57 | 2 % | 107 | 2 % |
| Moyen-Orient et Afrique du Nord | 105 | 6 % | 165 | 5 % | 234 | 5 % |
| Monde | 1 845 | 100 % | 3 249 | 100 % | 4 884 | 100 % |

Source : OCDE ; KHARAS Homi, *op. cit.*

des pauvres entrent dans la classe moyenne, tandis que des membres de la classe moyenne s'enrichissent et la quittent, statistiquement. L'Europe verrait sa classe moyenne augmenter jusqu'au début des années 2020, mais décliner ensuite, en raison de la décroissance de la population dans quelques grands pays comme l'Allemagne ou la Russie.

Avec ces estimations OCDE et en fonction des projections de population de l'Organisation des Nations unies (ONU), on peut estimer que la classe moyenne globale représentait 27 % de la population mondiale en 2009. Elle pourrait en représenter 42 % en 2020 et 59 % en 2030, quand le monde compterait 8,3 milliards d'habitants. Le mouvement est vertigineux. Parallèlement, alors que l'Europe et l'Amérique du Nord rassemblent, en 2009, plus de la moitié de cette classe moyenne mondiale, ces pays ne compteraient plus que pour environ 20 % de la classe moyenne mondiale en 2030. Là aussi, la transformation est considérable. Répétons tout de même que ces évaluations, et à plus forte raison encore ces projections, sont fonction de données, d'hypothèses et d'évolutions qui appellent à toujours prendre les chiffres avec précaution.

En ce qui concerne les données elles-mêmes, c'est peu dire qu'elles ne sont pas totalement assurées. Les bases et méthodes de collecte s'améliorent continuellement, mais tous les pays ne disposent pas d'un outil aussi puissant — même si parfois discutable — que l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) en France. Donc, en ce qui concerne même la taille des classes moyennes aujourd'hui, à partir de fourchettes de niveau de vie, il va sans dire qu'il n'y a là qu'une estimation, sujette même à caution.

En ce qui concerne les hypothèses, tout repose sur les conventions des économistes estimant que tel ou tel plancher et tel ou tel plafond font intégrer une population à la classe moyenne mondiale (une notion qui n'a pourtant pas grand sens dans nombre de pays).

Enfin, les évolutions de la classe moyenne mondiale, telle que réperée dans chacun des pays, ne résultent pas uniquement des transformations de structure sociale dans ces pays, mais également, voire surtout, au regard des instruments de mesure utilisés, des prix et des taux de change. Les parités de pouvoir d'achat ne rapportent qu'impar-

faitement ces phénomènes qu'elles cherchent à dépasser.

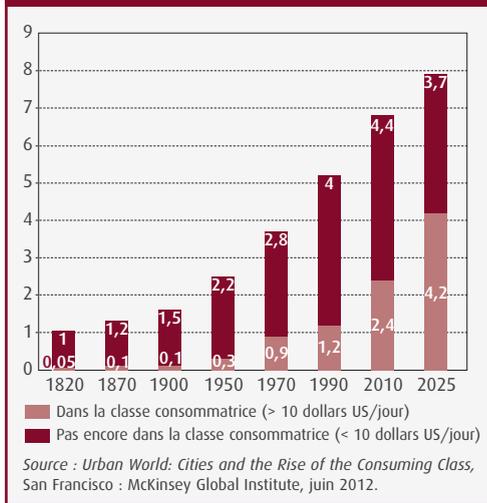
Prenant appui sur les travaux OCDE, le cabinet McKinsey s'est penché sur le développement de la « classe moyenne consommatrice ». Il aborde ainsi la classe moyenne émergente comme la catégorie de la population qui peut satisfaire des besoins basiques, mais également des besoins plus élaborés⁷. Le seuil retenu par McKinsey est celui d'un revenu disponible supérieur à 10 dollars US par jour. En 2010, cette classe compterait 2,4 milliards d'individus (une estimation supérieure à celle de l'OCDE car ce sont les revenus et non le pouvoir d'achat qui sont pris en compte). Et McKinsey d'estimer qu'en 2025 elle compterait 4,2 milliards de personnes. En 2025, la population mondiale se situerait à plus de 50 % dans cette classe de consommation. En 2010, cette dernière représente déjà plus du tiers de la population du globe.

C'est la progression qui, rétrospectivement, est impressionnante. En 1970, la classe consommatrice — alors surtout présente dans le monde développé — ne comptait pas encore pour le quart de la population mondiale. En 1950, elle n'en représentait que 13 %, et en 1900 moins de 0,1 %. De 1970 à 1990, la classe consommatrice mondiale a augmenté de 1,7 % par an. D'ici 2025, ce rythme pour-

rait plus que doubler (graphique 4). La classe moyenne consommatrice sera de plus en plus située dans des villes et, plus précisément, dans des villes des pays en développement.

McKinsey estime que d'ici 2025 c'est plus d'un milliard de personnes supplémentaires qu'il faudra compter dans les classes moyennes urbaines des pays émergents. D'ici 2025, l'essentiel de l'augmentation en volume de la classe consommatrice se fera dans les villes des pays émergents (à 95 % selon McKinsey). D'où d'immenses besoins — largement déjà présents — à satisfaire, au risque de grandes frustrations et désillusions, en matière de services collectifs d'eau, d'énergie, de santé, d'éducation.

Graphique 4 — La progression de la « classe consommatrice » mondiale selon McKinsey (en milliards d'individus)



7. Voir COURT David et NARASIMHAN Laxman, « Capturing the World's Emerging Middle Class », *McKinsey Quarterly*, juillet 2010. URL : <http://www.mckinsey.com/industries/retail/our-insights/capturing-the-worlds-emerging-middle-class>. Consulté le 2 septembre 2016.

Une population mondiale toujours plus urbaine

Le développement des classes moyennes s'accompagne de la progression d'une de leurs caractéristiques sociologiques : l'urbanisation. Tous les deux ans depuis 1988, la Division de la population de l'ONU publie des projections relatives à l'évolution des populations urbaines et rurales. Depuis 2008, la population mondiale serait majoritairement urbaine. Cette proportion est estimée à 54 % en 2015 et projetée à 66 % en 2050 (tableau 3).

De 2015 à 2050, la combinaison de la croissance démographique mondiale et du processus d'urbanisation devrait conduire à une augmentation de 2,5 milliards d'urbains. Cette croissance démographique urbaine serait à 90 % concentrée en Asie et en Afrique, tout particulièrement en Inde, en Chine et au Nigeria. Ces trois seuls pays compteraient pour 37 % de l'augmentation projetée. En 2050, l'Inde pourrait compter 404 millions d'urbains de plus (en étant d'ailleurs tout juste à majorité urbaine alors), la Chine 292 millions, le Nigeria 212 millions. C'est dire, une nouvelle fois, l'ampleur des défis, en termes d'infrastructures, de logements, d'éner-

gie, mais aussi de services sanitaires et éducatifs.

Les constats et dynamiques sont maintenant connus. La population urbaine mondiale a augmenté rapidement, de 746 millions en 1950 à 3,9 milliards en 2015. Les urbains pourraient être six milliards en 2045. L'Asie, malgré un taux d'urbanisation relativement faible, abrite aujourd'hui 53 % de la population urbaine mondiale, suivie par l'Europe (14 %) et l'Amérique latine (13 %).

Les travaux de l'ONU mettent l'accent sur les grandes agglomérations, comme expression du phénomène essentiel de métropolisation. Les « mégacités » (comme l'ONU les appelle) de plus de 10 millions d'habitants prennent de l'importance. On en comptait trois seulement en 1970, 10 en 1990, pour un total de 153 millions de personnes (moins de 7 % de la population urbaine totale). En 2014, on recense 28 mégacités, pour 453 millions de personnes (environ 12 % de la population urbaine mondiale). En 2030, l'ONU estime que l'on comptera 41 villes de cette taille.

Au titre de ces plus grandes agglomérations mondiales, les récentes données confirment extrêmement nettement une évolution connue. De 1830 à 1925, la plus grande ville du monde est restée

**Tableau 3 — Évolution du taux d'urbanisation
(part des personnes vivant en zone urbaine, en %)**

| | Monde | Afrique | Asie | Europe | Amérique latine | Amérique du Nord | Océanie |
|------|-------|---------|------|--------|-----------------|------------------|---------|
| 1950 | 30 | 14 | 18 | 52 | 41 | 64 | 62 |
| 2015 | 54 | 40 | 48 | 74 | 80 | 82 | 71 |
| 2050 | 66 | 56 | 64 | 82 | 86 | 87 | 74 |

Source : DPNU (Division de la population des Nations unies), *World Urbanization Prospects: The 2014 Revision*, New York : Nations unies, 2014.

Londres (avec une population allant d'un à huit millions d'habitants) devant, notamment, Pékin. Elle fut ensuite dépassée par New York, elle-même ensuite dépassée par Tokyo. Mais on peut le dire autrement et plus généralement : le monde des grandes villes était, principalement, un monde européen au XIX^e siècle, américain au XX^e. C'est, au XXI^e siècle, un monde essentiellement asiatique et africain.

Si l'on se concentre souvent dans les constats et interrogations sur ces gigantesques villes, qui prennent donc de l'importance, il n'en reste pas moins que la moitié des urbains (soit près de deux milliards de personnes) vivent, en 2014, dans des villes de moins de 500 000 habitants. Et il devrait en être encore de même en 2030.

L'urbanisation mondiale en cours se caractérise par une concentration et densification croissantes, et, dans ce cadre, par la prolifération et l'extension des bidonvilles. Les Nations unies ont estimé et annoncé que le nombre de personnes vivant dans des bidonvilles avait dépassé le milliard en 2007 et qu'il pourrait atteindre 1,4 milliard en 2020, voire deux milliards en 2050. La précision statistique est assurément impossible, mais les ordres de grandeur ont leur part de validité.

Plus d'un être humain sur sept vivrait donc aujourd'hui dans un bidonville (aussi diverses puissent

Tableau 4 — Les 10 agglomérations urbaines les plus peuplées dans le monde en 2014 et 2030 (projection), en millions d'habitants

| 2014 | | | 2030 | | |
|------|-----------|------------|------|----------|------------|
| Rang | Ville | Population | Rang | Ville | Population |
| 1 | Tokyo | 37,8 | 1 | Tokyo | 37,2 |
| 2 | Delhi | 24,9 | 2 | Delhi | 36,1 |
| 3 | Shanghai | 23,0 | 3 | Shanghai | 30,8 |
| 4 | Mexico | 20,8 | 4 | Mumbai | 27,8 |
| 5 | São Paulo | 20,8 | 5 | Pékin | 27,7 |
| 6 | Mumbai | 20,7 | 6 | Dacca | 27,4 |
| 7 | Osaka | 20,1 | 7 | Karachi | 24,8 |
| 8 | Pékin | 19,5 | 8 | Le Caire | 24,5 |
| 9 | New York | 18,6 | 9 | Lagos | 24,2 |
| 10 | Le Caire | 18,4 | 10 | Mexico | 23,9 |

Source : DPNU, *op. cit.*

être les définitions et situations de ces quartiers particuliers). Si tout devait continuer de la sorte, ce serait un être humain sur six en 2020. Une expression s'impose : l'urbanisation du monde est, pour une large part, une « bidonvillisation ».

Les définitions et traductions sont peu assurées. Les termes « taudis », « bidonvilles », « habitats informels », « établissements informels », « quartiers informels », « *squats* » ou bien foyers à « faibles revenus » sont souvent employés de manière interchangeable. À l'échelle mondiale, ONU-Habitat a proposé, en 2010, sa propre définition à travers un indicateur à cinq variables. La définition du bidonville, plus opérationnelle qu'officielle, d'ONU-Habitat se concentre sur les caractères physiques (mauvaise qualité des logements, absence d'accès à l'eau et à l'assainissement) et juridiques (illégalité de l'occupation du sol et de la construction).

Une telle définition, dans l'hétérogénéité de ses composantes, pourrait, selon certains experts, tendre

à sous-estimer les phénomènes. D'autres auteurs considèrent que la fiabilité de la donnée ne permet pas, en réalité, de dire grand-chose de rigoureux.

Au sujet de ces territoires, deux thèses s'affrontent. Certains y observent un long processus d'amélioration des conditions de vie ; la ville permettant l'accès progressif à des réseaux améliorés (qu'il s'agisse d'eau, d'éducation ou d'énergie). D'autres insistent sur la dégradation des situations (notamment en termes d'insécurité). Territoires de pauvreté, ces espaces urbains sont également des lieux d'innovations et de frugalité contraintes. Faut-il

célébrer ces innovations et peut-on s'en inspirer dans les pays développés ? Cette première question est actuellement ouverte. Une autre interrogation est plus classique. Les bidonvilles sont-ils, dans les pays en développement, des sas vers des vies meilleures ou des nasses dans lesquelles sont piégés les habitants ? La thèse de la ville comme sas a connu, ces derniers temps, un regain d'intérêt. Mais l'absence de données fiables doit conduire à s'interdire de conclure de manière univoque. En tout état de cause, le mouvement de concentration et d'agglomération dans des zones urbaines va continuer à passer massivement par les zones les plus dégradées.

BOP / MOP / TOP : LA STRATIFICATION SOCIALE MONDIALE

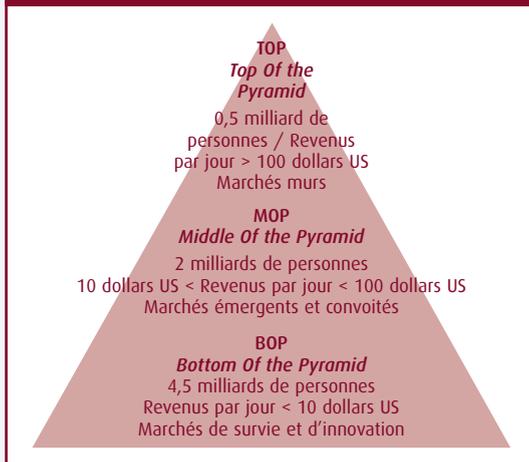
L'acronyme BOP, pour *Bottom Of the Pyramid* ou *Base Of the Pyramid*, a accédé à la célébrité. Il désigne la taille considérable que représentent les populations pauvres des pays pauvres, à la base de la pyramide de la distribution de la population mondiale selon ses ressources. La plus grande partie de la population mondiale se trouve dans le BOP, si on prend un plafond à 10 dollars US par jour. À la fin des années 2000, ce sont presque 4,5 milliards d'individus qui vivent avec moins de 10 dollars US par jour. Mais si on prend comme plafond du BOP le seuil de pauvreté à 1,5 dollar US par jour en parité de pouvoir d'achat (passé à 1,9 dollar US en 2015), on dénombre un milliard, environ, de personnes.

Bien au-dessus du BOP, se trouve une population qui peut être baptisée TOP (pour *Top Of the Pyramid*) dont on place le plancher de revenus à 100 dollars US par jour. Environ 500 millions de personnes se trouvent dans cette situation, principalement dans les pays riches. Enfin dans l'entre-deux, on trouve la classe moyenne mondiale, qu'un nouvel acronyme évident vient désigner : MOP (pour *Middle Of the Pyramid*). Cette population MOP compte, grossièrement, deux milliards de personnes (moyenne de chiffres OCDE et McKinsey). Elle se trouve encore majoritairement dans les pays riches. Mais dès 2020, l'Asie en abriterait plus de la moitié.

Cette classe MOP présente des niveaux de vie sensiblement plus élevés que ceux des pauvres. Les classes moyennes émergentes, réunies dans le MOP, répartissent leur budget différemment que les pauvres. Moins de dépenses en nourriture, plus en loisirs et en éducation. Majoritairement urbaines, et très représentées dans les grandes métropoles, elles habitent, pour une grande partie d'entre elles, dans des logements équipés de toilettes et téléviseurs. Assurément les MOP — si on peut dire — se trouvent dans des quartiers équipés mais aussi dans de l'habitat informel et des bidonvilles. Encore majoritairement ruraux, les pauvres n'ont pas accès à ces commodités et équipements que pro-

cure la ville, même dans ses bidonvilles. Les populations MOP émergentes commencent à être salariées et couvertes socialement. Elles vivent dans des ménages plus petits, avec moins d'enfants, tout en investissant dans leur éducation. Sur tous les indicateurs de développement — revenu, espérance de vie, mortalité infantile, état de santé — elles se distinguent favorablement des populations BOP.

La tripartition de la pyramide économique mondiale (2010)



Le graphique ci-contre tente de préciser synthétiquement ce qu'est le MOP par rapport au BOP et au TOP. Cette représentation graphique d'une sorte de stratification sociale mondiale — typique des différentes analyses traitant du BOP — pourra paraître simpliste. Elle est simple. Et elle désigne une réalité contemporaine.

Le point important : une grande partie des populations des bidonvilles sont plus MOP que BOP si l'on

fixe bien comme plafond du BOP et plancher du MOP le seuil international de pauvreté à moins de 2 dollars US par jour.

À l'inverse si on prend une définition plus large du BOP, par exemple avec un plafond BOP à 10 dollars US par jour (correspondant à peu près au seuil de pauvreté des États-Unis), alors la quasi-intégralité des habitants des bidonvilles vivent dans le BOP.

J.D.

Certains lecteurs pourraient trouver une contradiction dans une perspective qui envisage à la fois une forte réduction de la pauvreté extrême dans le monde et une extension des bidonvilles. La contradiction n'est qu'apparente. Elle procède, comme souvent, de problèmes de définitions et de caractérisations statistiques.

Au regard des analyses sur les conditions de vie dans les pays

riches, les habitants des bidonvilles des pays pauvres sont incontestablement très défavorisés. Mais au regard du seuil de pauvreté extrême, une très grande partie de ces « bidonvillois » ne sont pas pauvres. La pauvreté dans le monde en développement demeure, avant tout, une pauvreté rurale. Dans les villes des pays en développement, les taux de pauvreté sont plus faibles que dans les zones rurales. Il peut, en un mot, tout à fait y avoir coïnci-

dence entre baisse de la pauvreté et accroissement des bidonvilles car les ménages vivant en bidonville ne sont pas forcément pauvres au sens monétaire, et parce que les bidonvilles sont conçus et utilisés par les pauvres des zones rurales comme des espaces devant précisément permettre d'échapper à la pauvreté. De fait, nombre de résidents des bidonvilles ont des revenus monétaires sinon stables du moins non négligeables. Le fait de vivre en bidonville n'est pas un choix de qualité de vie particulière mais, souvent, un choix économique de minimisation des coûts de l'habitat, ceci afin d'économiser personnellement et / ou de renvoyer de l'argent vers sa famille établie ailleurs, dans d'autres zones urbaines moins dynamiques ou en zone rurale.

Un monde en mutation religieuse

Aux projections démographiques sur les transformations de la population mondiale peuvent s'ajouter des projections religieuses sur les évolutions des populations croyantes. On ne saurait dire si l'estimation du volume des populations religieuses décrit précisément celles des croyants ou celles des personnes issues d'une certaine tradition. L'essor de la spiritualité compense le déclin de certains dogmes. Dans d'autres

contextes, l'affirmation fondamentaliste prévaut.

En tout état de cause, au-delà des thèmes de stratification sociale et d'implantation territoriale, les grandes évolutions sociales en cours et en devenir, les grands équilibres mondiaux pourraient être bousculés par de puissantes transformations des religions (nombre de croyants, importance relative des diverses croyances). La statistique religieuse (qui croit en quoi et avec quelles affiliations ?) relève souvent de l'acrobatie. Aux fantasmes et craintes des uns répond le déni des autres. Grand remplacement ethnico-religieux d'un côté, vivre-ensemble joyeux et bariolé de l'autre. Afin de se faire une idée raisonnée, au moins sur le plan des croyances déclarées, il existe de la donnée.

La revue *Futuribles* rend compte ponctuellement, depuis des années, des tentatives de mesure des développements religieux dans le monde, avec leurs transformations⁸. Parmi les quelques sources pour ces analyses prospectives, le Pew Research Center (un célèbre « *fact-tank* » américain, comme il y a des « *think-tanks* ») s'est imposé. Le Pew a livré, en 2015, une étude aussi sérieuse que copieuse⁹. Le travail s'appuie sur les données disponibles, aux quatre coins du monde. Il agrège les résultats d'une multitude d'enquêtes nationales, aux méthodologies

8. Pour des analyses documentées sur la prospective des religions, voir quelques articles de *Futuribles* sur la question : MABILLE François, « Regard prospectif sur les religions dans le monde » ; MAYER Jean-François, « Les courants religieux à l'horizon 2037. Les religions entre mondialisation et individualisation » ; et LAMBERT Yves, « Vers une ère post-chrétienne ? », *Futuribles*, respectivement n° 393, mars-avril 2013, p. 63-74 ; n° 332, juillet-août 2007, p. 55-69 ; et n° 200, juillet-août 1995, p. 85-111.

9. « The Future of World Religions: Population Growth Projections, 2010-2050 », Pew Research Center, 2 avril 2015. URL : <http://www.pewforum.org/2015/04/02/religious-projections-2010-2050>. Consulté le 2 septembre 2016.

Tableau 5 — Évolution des populations selon les différentes religions dans le monde

| | Nombre d'individus (milliards) | | Proportion de la population globale (%) | |
|------------------|--------------------------------|------|-----------------------------------------|------|
| | 2010 | 2050 | 2010 | 2050 |
| Chrétiens | 2,17 | 2,92 | 31,4 | 31,4 |
| Musulmans | 1,6 | 2,76 | 23,2 | 29,8 |
| Non-affiliés | 1,13 | 1,23 | 16,4 | 13,2 |
| Hindous | 1,03 | 1,38 | 15 | 14,9 |
| Bouddhistes | 0,49 | 0,49 | 7,1 | 5,2 |
| Juifs | 0,01 | 0,02 | 0,2 | 0,2 |
| Autres religions | 0,46 | 0,51 | 6,7 | 5,5 |

Source : « The Future of World Religions », *op. cit.*

et questionnaires convergents. Il traite des différentiels de fécondité et de mortalité, des phénomènes migratoires et, opération plus compliquée encore, des conversions d'une religion à l'autre. Ce dernier point constitue la nouveauté technique, avec des évaluations des changements à venir de religion, qu'il s'agisse d'abandons ou de nouvelles adhésions. La méthode est délicate, mais l'opération est importante car il faut se défaire d'une vision globalement héréditaire de l'appartenance religieuse.

À quoi pourrait donc ressembler la distribution religieuse du monde en 2050 ? Les chrétiens devraient rester majoritaires. L'islam, dans sa diversité, devrait grossir bien plus vite que toutes les autres grandes religions. Sur la période, le nombre de musulmans (+ 1,2 milliard) pourrait croître de près de 75 %, contre 35 % pour les chrétiens (+ 750 millions), 34 % pour les hindous. À l'horizon 2050, le nombre de musulmans (2,8 milliards, 30 % de l'humanité) serait à peu près équivalent à celui des chrétiens (2,9 milliards, 31 %). Les inerties étant fortes, ce n'est qu'en 2070 que le nombre de musulmans dépasserait celui des chrétiens.

Géographiquement, les bouleversements sont potentiellement consistants, même s'il n'apparaît pas possible de mesurer globalement les évolutions infranationales de la ségrégation et de la spécialisation territoriales. Géopolitiquement, les épïcêtres de la chrétienté et de l'islam pourraient bouger. L'Inde restera à majorité hindoue mais on y trouvera, en 2050, la plus grande population musulmane nationale, devant l'Indonésie. En Europe, les musulmans compteraient pour 10 % du total de la population. Et 40 % des chrétiens vivraient en Afrique subsaharienne.

Le croisement des deux trajectoires chrétienne et musulmane résulte des taux de fécondité actuels, qui vont de 1,6 enfant par femme pour les bouddhistes à 3,1 pour les musulmans en passant par 2,7 pour les chrétiens, 2,4 pour les hindous ou 1,7 pour les « non-affiliés ». Ces derniers (athées, agnostiques, sans identification religieuse) vont voir gonfler leurs rangs (de 1,1 à 1,2 milliard d'individus) mais ils vont aussi voir leur part relative baisser (de 16 % à 13 %). Dans certains pays, et pas des moindres, la progression de la non-affiliation sera, au contraire, la principale caractéristique des

transformations. Il en ira ainsi aux États-Unis et, singulièrement, en France. Anciennement dite fille aînée de l'Église, celle-ci est encore majoritairement (63 %) chrétienne en 2010. Comptant 7,5 % de musulmans, elle devrait en compter 11 % au milieu du siècle. Mais le changement le plus puissant tient du passage de 28 % de non-affiliés à 44 %. De plus en plus donc de non-croyants dans un monde de plus en plus croyant. Sur une planète qui pourrait devenir à majorité musulmane à l'aube du prochain siècle, l'exception française sera également religieuse.

Reste que tous ces chiffres ne sont que des prévisions, généralement établies en prolongeant les tendances à l'œuvre. Tout ceci ne dessine pas forcément le monde des religions tel qu'il sera exactement. Faire de la prospective, c'est s'intéresser aux projections. C'est aussi imaginer des scénarios contrastés, des ruptures éventuelles. Les religions traitent de transcendance, mais ne sont pas pour autant constantes. Elles évoluent. Si les grandes dynamiques démographiques recomposent assurément le monde, l'avenir des grandes religions conserve de grandes parts d'incertitude. ■

PROSPECTIVE DES MODES DE VIE ET DE LA CONSOMMATION

Session de formation • 8 et 9 décembre 2016
Futuribles International • Paris

Intervenants

Romina Boarini, économiste *senior*, directrice de l'équipe de recherche sur la mesure du bien-être et du progrès social, au sein de la direction des statistiques de l'OCDE.

Bruno Héroult, sociologue, chef du Centre d'études et de prospective (CEP) du ministère de l'Agriculture, de l'Agroalimentaire et de la Forêt, et conseiller scientifique de Futuribles International.

Cécile Jolly, chef de projet Avenir du travail à France Stratégie.

Hugues de Jouvenel, président de Futuribles International, consultant en prospective et stratégie.

Jacques-François Marchandise, directeur de la recherche et de la prospective à la Fing.

Louis Maurin, directeur de l'Observatoire des inégalités.

Jean-Pierre Orfeuil, professeur émérite de l'université Paris-Est, collaborateur de l'Institut pour la ville en mouvement.

Thibaut de Saint Pol, sociologue et administrateur de l'Insee, professeur à l'École normale supérieure de Cachan.

Jean-François Tchernia, directeur de Tchernia études conseil et spécialiste des questions liées aux valeurs.

Objectifs

► Comprendre comment évoluent les modes de vie, le rapport que les individus entretiennent avec l'espace, le temps (leurs conséquences, par exemple, en termes d'habitat et de déplacements) et les autres ; et quels sont les ressorts de l'évolution des modes de vie. Cette session présentera les tendances lourdes et émergentes pouvant avoir un impact sur l'évolution des modes de vie appréhendée au travers de ses dimensions économiques (revenus, consommation), sociales (travail) et culturelles (croyances, valeurs).

► Elle s'adresse tout spécialement aux directeurs du *marketing* et des ressources humaines, ainsi qu'à tous ceux qui s'intéressent au changement social et aux formes nouvelles de sociabilité.

Programme

► Les tendances et mutations de la société française ► Mobilités et territoires : quelles évolutions ? ► L'avenir du travail et de la protection des actifs ► L'évolution des revenus et des inégalités en France ► Numérique, transitions et usages ► Les évolutions de la consommation des Français ► L'évolution des systèmes de croyances ► Comprendre le bien-être en France

Prix

Les frais de participation sont de 1320 euros HT (1584 euros TTC, TVA à 20 % incluse)*, payables lors de l'inscription à Futuribles International (déclaré organisme de formation). Ils comprennent la participation à l'ensemble de la formation, les déjeuners et le dossier remis aux participants.

Renseignements complémentaires

Programme détaillé consultable sur le site Internet <http://www.futuribles.com/fr/formation/> ou envoyé sur demande auprès de Corinne Roëls, Futuribles International - 47, rue de Babylone - F-75007 Paris • Tél. + 33 (0)1 53 63 37 71 • Fax + 33 (0)1 42 22 65 54 • E-mail : croels@futuribles.com

*Remise de 10 % en cas d'inscription multiple dès la deuxième participation, dispense de frais pour les membres partenaires de Futuribles International (valable pour une personne par formation).